

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 17 NOVEMBRE 1846.

No 92

MISSION DE N.-D. DE PAIX, ILES GAMBIE.

Lettre du P. Honoré Laval, missionnaire de la Société de Picpus.

Notre occupation présente n'est plus, comme à l'époque du départ du P. Carret, de former des catéchumènes. Tout l'archipel est chrétien, à l'exception de 52 personnes, que Monseigneur est allé chercher le mois dernier à Crescent. Nous ne sommes plus obligés de courir de cabane en cabane, pour évangéliser les familles, catéchiser les vieillards et les enfans. Nous ne baptisons plus tous les deux ou trois mois 200 personnes à la fois. Nous ne sommes plus obligés, pour exciter les naturels au travail, de nous trouver à la tête de ceux qui défrichent ou qui plantent : il suffit maintenant d'un seul mot pour que chacun se mette à l'ouvrage. Tous ont enfin compris que ces travaux sont entièrement dans leur intérêt. Le roi commence à rendre la justice à son petit peuple ; de sorte que nous ne sommes plus appelés si souvent à démêler des disputes de limites et des querelles de ménage. Au reste, ces différends sont fort peu de chose, et nous voyons avec joie la charité et la douceur évangéliques pénétrer rapidement dans leurs cœurs. Nous n'apercevons plus chez eux ces habitudes d'une vie errante, qui faisaient qu'après avoir passé la journée et une bonne partie de la nuit à traîner leur mollesse d'un lieu à un autre, ils dormaient là où le sommeil les surprenait, sans autre lit que la terre, souvent humide, sans autre abri que la voûte du ciel, et occasionnaient ainsi les cruelles maladies qui les décimaient à notre arrivée. Les pères et mères, actuellement renfermés dans leurs maisons, nous aident à surveiller la jeunesse. Il n'est pas besoin de leur recommander de se vêtir modestement. Nous n'avons plus à combattre l'idolâtrie et les superstitions ; nous avons sujet de croire que l'Évangile est dans tous les cœurs ; en un mot, ce peuple s'avance, à peu près selon nos désirs, vers la civilisation chrétienne.

D'après cela, vous comprendrez que nos travaux sont devenus beaucoup plus sédentaires. Nous passons beaucoup de temps au confessionnal, et de temps en temps nous visitons les familles, afin de les instruire de plus en plus, et d'encourager l'industrie naissante. Nous revenons chaque fois de ces petites excursions plus charmés qu'auparavant de la bonne volonté de nos néophytes, ainsi que de l'affection et de la confiance sans bornes qu'ils témoignent à leur Père spirituel. Cela est au point que pas un d'eux ne passerait d'une île à l'autre, ou n'irait visiter un parent ou un ami, sans venir avant cela demander notre agrément. Remarquez que bien loin d'avoir jamais exigé une pareille chose, nous n'y aurions pas même pensé, si l'idée n'en était venue à nos chrétiens. Quand on leur demande les motifs de cette conduite : *"C'est afin, disent-ils, que mon Père sache où je suis."* L'adoption est en usage chez ce peuple, et c'est encore un point sur lequel ils exigent l'assentiment du missionnaire : *"Veux-tu que cet enfant vienne demeurer chez moi ? Je suis son père adoptif, et je vais prendre un grand soin de lui."* Si le missionnaire répond qu'il le veut bien, l'adoption est consommée.

Avec un tel peuple, nos consolations seraient sans mélange, si les étrangers ne venaient souvent attrister notre cœur. Nos néophytes croyaient autrefois être les seuls habitans de l'Univers. Seulement, leurs traditions nationales leur apprenaient que quelques portions de la terre que Maïïï avaient péché, se trouvaient dispersées bien loin de leurs îles ; mais ils ignoraient si ces terres avaient des habitans ; surtout, ils ne soupçonnaient pas qu'il pût exister des hommes rebelles à la divinité. Aujourd'hui que la pêche de la nacre amène parmi eux des navires de toutes les nations, comprenez, si vous le pouvez, quelle impression doivent produire sur des cœurs à peine établis dans la foi, les discours qu'ils entendent, et les exemples qu'ils ont trop souvent sous les yeux. Il est vrai que jusqu'à présent nous avons vu avec grande joie notre troupeau résister presque tout entier à cette funeste contagion : cependant 14 jeunes gens n'ont pu faire leurs pâques le même jour que les autres ; et 6 d'entre eux, pour avoir différé l'accomplissement de ce devoir jusqu'à la moitié de l'année, nous ont obligés, pour l'exemple, à leur faire prendre place durant la messe derrière les catéchumènes. Vous voyez que, grâce au Seigneur, le nombre des réfractaires n'est pas considérable, aidez-nous à demander à Dieu qu'il n'augmente pas dans la suite.

Le reste de la population demeure fidèle à Dieu et à sa sainte loi : et sans entrer dans le détail de la piété, de la ferveur admirables et des autres vertus qui les distinguent, je me contenterai de vous dire que nous ne savons en vérité si les premiers siècles de l'Église ont vu des traits plus beaux que ceux qui se passent tous les jours sous nos yeux. Aussi nous ne sommes point

surpris de voir les efforts que fait le démon pour renverser ce magnifique ouvrage de la grâce.

Vous vous souvenez, sans doute, que tout en catéchisant nos sauvages, nous avions entrepris de leur apprendre à filer ; c'est un art dans lequel nous étions bien novices, comme vous jugez bien. Aussi les disciples ont bientôt surpassé leurs maîtres, et maintenant, dans les trois principales îles, toutes les personnes du sexe filent le coton assez passablement. Dans chaque peuplade, elles se réunissent à certaines heures, et vous ne sauriez croire avec combien d'ardeur elles rivalisent à qui fera le mieux et le plus vite, afin de recevoir les éloges du missionnaire, lorsqu'il visitera le village au bout de la semaine ou du mois.

On ne nous soupçonnera pas, je pense, de songer à tirer un profit personnel de ce travail : grâce au ciel, nous n'avons pas quitté nos familles et notre patrie pour trafiquer de l'Évangile. Aussi nous espérons que cette industrie prospérera aux îles Gambier, mieux qu'elle n'a fait à Taïti, où les ministres ont cherché à l'introduire. Mais comme ces messieurs seuls en retiraient de fort bel argent, les Taïtiennes se sont promptement dégoûtées d'un commerce où toute la peine était pour elles et le profit pour les autres : et elles n'ont plus voulu filer. Aussitôt que nous aurons pu monter des métiers à tisser, toute la toile qui en sortira sera distribuée aux naturels pour servir à les vêtir eux et leurs familles. En attendant, les objets que les personnes pieuses voudront bien nous envoyer, seront donnés comme encouragement aux familles qui auront montré le plus d'ardeur et de bonne volonté. Nos chrétiens savent bien que c'est pour elles seules qu'elles travaillent ; aussi, vous ne sauriez croire avec quelle gaieté, quel contentement elles se rendent à l'ouvrage.

Nous avons distribué les jeunes gens en différentes sections qui ont chacune un chef ou un surveillant. Leur travail consiste à défricher les terres et à faire des plantations de végétaux alimentaires. Leur fruit de ce travail est également tout entier pour la peuplade : et de plus, nous consacrons une partie des aumônes d'Europe à récompenser les plus laborieux. Cette année, leur attente a été trompée, parce que les vêtemens envoyés de France ont été destinés à la nouvelle mission des îles Marquises ; mais cela ne leur fait point perdre courage, ils disent que ce qui est différé n'est point perdu.

Nous nous appliquons ainsi à tenir nos néophytes occupés sans cesse à quelque chose d'utile, afin de les mettre en état de se suffire un jour à eux-mêmes, et plus encore, afin de les préserver du désœuvrement, état bien plus dangereux pour eux que pour les chrétiens d'Europe. Ce ne sera que par une longue pratique des devoirs de notre sainte religion qu'ils en pourront contracter l'habitude, s'y affermir et oublier la vie qu'ils menaient il y a si peu de temps encore. Jusqu'à ce moment, il est indispensable qu'ils n'aient pas le loisir de songer à la licence brutale que le paganisme leur permettrait. Qui peut calculer le ravage que causeraient de tels souvenirs ? Nous en avons eu dernièrement un exemple qui n'a pas eu de suites, il est vrai, mais qui nous a fait trembler à cause de celles qu'il pouvait avoir.

Parmi les jeunes gens qu'un de nos confrères a auprès de lui, dans le dessein de cultiver plus particulièrement leurs heureuses dispositions, il s'en est trouvé trois, dont l'un était chef de section et servant de messe, que l'ennemi de tout bien a engagés à reporter leur esprit sur les images de leur vie antérieure ; ils s'étaient même communiqué leurs pensées, et les entretiens devenaient coupables, lorsque l'ange de la mission fit venir à ma connaissance ce commencement de désordre. Je fis part à mon confrère de ma découverte, et sur-le-champ je fis venir ces enfans en notre présence. Les moins coupables, ou, si vous voulez, les plus sincères, avouèrent franchement tout ce qui s'était passé, et les autres ne purent se dispenser d'en convenir. Comme il y avait eu scandale, nous jugeâmes que la réparation devait être publique et la punition éclatante. Nous convînmes donc que le servant de messe, plus coupable, puisqu'il devait l'exemple aux autres, se tiendrait durant quelques semaines à la porte de l'église, comme indigne d'assister aux saints offices dans la compagnie de ses frères ; et que les autres prendraient rang parmi les catéchumènes, comme ayant profané leur caractère de chrétien. Cela réglé, nous nous rendîmes à l'église où toute la peuplade avait été convoquée. Je tâchai de faire comprendre aux assistants la gravité de la faute des coupables, surtout de celui qui était leur chef. Tout le monde était touché, ce me semble. Je terminai en ordonnant de sonner du pu (c'est un énorme coquillage turbiné, dont les habitans se servent en guise de trompette pour annoncer les calamités publiques.) Au son lugubre de cet instrument

les larmes coulèrent de tous les yeux. J'avoue que je ne pus retenir les miennes, et je m'aperçus que mon confrère était devenu subitement pâle comme un mort. Au reste, c'en fut assez pour arrêter le mal, et nos jeunes gens ne tardèrent pas à rentrer dans le devoir.

Cet événement nous a fait comprendre mieux que jamais la nécessité de veiller sans cesse pour défendre notre troupeau contre l'ennemi qui ne dort point. Veuillez bien nous aider de vos prières. Nous vous les demandons pour les ouailles et surtout pour les pasteurs; je vous les demandé spécialement pour moi qui suis, mon bien cher ami,

Votre très-humble, etc.

F. HONORÉ LAVALE, *Miss. apost.*

P. S. (12 novembre.)—Le 10 de ce mois, une petite goëlette entra dans le port, pendant que j'étais à Tavarai occupé à terminer les communions de la Toussaint. Je ne savais pas que c'était la goëlette *Honolulu*, qui a tout récemment servi de prison aux PP. Bachelot et Maigret, et qu'ils avaient été forcés d'acheter pour éviter d'être déportés en Chine. Une embarcation de Mangaréva vint à neuf heures du soir annoncer que le P. Maigret était à bord de ce navire. Aussitôt un des habitans cria de toutes ses forces par trois fois: *Mékéré! Mékéré! Mékéré!* (C'est ainsi qu'ils prononcent le nom de notre confrère.) Ce cri fut répété en un clin-d'œil d'une extrémité à l'autre de la peuplade. Jamais je n'ai éprouvé une impression plus vive. Nous étions dans les ténèbres; j'entendais la voix de nos néophytes qui se répondaient au loin. On se précipitait en foule vers le rivage; et au milieu de ce tumulte soudain, je ne distinguai que ces trois mots: *Mékéré! toka motua! i'eha?* (Maigret! mon père, où est-il?) C'en était assez; je courus vers le débarcadère, où je croyais trouver ce cher ami; mais j'appris bientôt qu'il était resté avec Mgr. à l'île Akéna. On me rapporta aussi qu'un autre prêtre, duquel on ne peut me dire le nom, était mort durant la traversée. Je compris trop que ce ne pouvait être que le préfet apostolique des îles Sandwich, et je passai bien vite de la joie à la plus profonde tristesse. Quelle perte pour la mission et pour nous! Hélas! les ouvriers évangéliques sont déjà si peu nombreux dans la Polynésie! Tout le peuple m'entourait en silence; et moi je repassais dans mon esprit les dix années de persécution souffertes par ce cher confrère, dont sept avaient été passées en exil sur les côtes de la Californie. Je pensais à sa prison dans le port d'Honolulu, et à son dernier bannissement, que des lettres particulières nous avaient apprises, et je ne pouvais m'empêcher de croire que tant de persécutions avaient probablement causé sa mort, au moment où nous espérions que son arrivée auprès de Mgr. et au milieu de nous, aurait apporté quelque adoucissement à ses peines. Je ne pus dire aux chrétiens qui m'entouraient, autre chose, sinon que ce vénérable prêtre était mort, sans doute, de la mort des justes, et que Dieu ne nous l'avait ôté que pour le récompenser de ses glorieux et pénibles travaux. Après quoi nous priâmes pour le repos de son âme, et les chrétiens se retirèrent pour s'entretenir, durant une partie de la nuit, du bonheur qu'ils allaient avoir d'embrasser encore une fois le P. Maigret qui les avait instruits et préparés au baptême avant son départ.

Le lendemain, je partis avec le chef de Tavarai et une députation de huit indigènes, pour aller saluer le P. Bachelot décédé en pleine mer, durant l'octave de saint François Xavier. On l'a enterré pauvrement dans l'île de l'Ascension, terre païenne, à plus de 500 lieues de ses chers néophytes. Sur sa tombe est construite une petite chapelle en roseaux, surmontée d'une grande croix. Ce sont bien les persécutions des méthodistes qui ont creusé cette tombe.

Suivant les intentions de Mgr. le Vicaire apostolique, chacun de nous dira trente messes pour le repos de l'âme du P. Bachelot, le premier d'entre nous qui ait porté la foi dans la Polynésie. Un service solennel a été célébré à la même intention dans la petite église de Mgr., et nos bons chrétiens pleuraient en entendant raconter les souffrances du pauvre missionnaire, et le courage de ses néophytes persécutés, emprisonnés et privés de leurs terres, à cause de leur fidélité à l'Évangile.

NOUVELLE PLANÈTE DÉCOUVERTE PAR M. LEVERRIER.

En soumettant à une discussion approfondie la théorie analytique d'Uranus, M. Leverrier reconnut récemment que les irrégularités considérables décelées par les observations dans les mouvements de cette planète provenaient de l'action d'un astre inconnu dont il détermina par un calcul la position exacte et le diamètre. Toutes les prédictions de la théorie viennent de se vérifier, et notre système solaire s'est enrichi d'une planète éloignée du soleil de 1,250 millions de lieues. Son volume est environ 230 fois celui de la terre.

Voici l'extrait de la lettre que M. Galle, astronome de Berlin, a écrit à M. Leverrier, en date du 25 septembre:

« Monsieur, a planète dont vous avez signalé la position existe réellement. Le jour même où je reçus votre lettre, je trouvai une étoile de 9^e grandeur, qui n'est pas portée dans l'excellente carte dessinée par le docteur Bremiker, et qui fait partie de la collection des cartes célestes publiées par l'Académie royale de Berlin. L'observation du jour suivant montra que cette étoile était précisément la planète cherchée. Nous l'avons comparée, M. Fucke et moi, à l'aide de la grande lunette de Fraunhofer avec une étoile de 9^e grandeur, etc. »

Les astronomes apprendront avec plaisir que la position de la nouvelle planète est précisément celle que M. Leverrier lui avait assignée par sa théorie, qu'il avait envoyée à M. Galle, et qui se trouve consignée au *compte-rendu* de l'Académie des Sciences du lundi 1^{er} septembre 1846. Le diamètre, résultant des observations de Berlin, est des trois secondes, comme M. Leverrier l'avait prévu.

M. Galle paraît vouloir appeler la nouvelle planète *Janus*, d'après des considérations empruntées à l'hypothèse qu'elle serait aux confins de notre système solaire. Comme il est bon, en pareille matière, de ne pas engager l'avenir, M. Leverrier, à qui revient évidemment le droit de nommer le nouvel astre, n'accepte pas le nom trop significatif de *Janus*. Il donne, au reste, son adhésion à toute autre désignation, telle que *Neptune*, par exemple, qui aura l'assentiment des astronomes.

[La planète de M. Leverrier vient d'être aussi aperçue à l'Observatoire National de Washington, et à New-Haven (Connecticut) par le professeur Olmsted.]

Parallaxe d'une troisième étoile.—La parallaxe d'un astre est, comme on le sait, l'angle formé par un rayon visuel dirigé vers cet astre et une ligne supposée fixe, quant à sa direction dans l'espace, comme serait la verticale pour un point du globe. C'est la détermination de la parallaxe qui a permis de comparer le volume des corps célestes avec celui de notre terre, et en même temps d'évaluer leurs distances. Or, ce qu'on avait pu faire aisément pour le soleil devenait plus difficile à mesure que les astres étaient plus éloignés de nous. Le rayon du globe terrestre qui avait pu servir d'abord d'unité de mesure, dut être remplacé, comme base, par le diamètre de l'orbite de la terre qui n'a pas moins de 68 millions de lieues, et pourtant on ne put arriver d'abord à déterminer ainsi la parallaxe des étoiles et à évaluer leur distance.

Il y a vingt ans à peine que l'on niait encore la parallaxe de ces soleils lointains. C'est que, en effet, la valeur de l'angle à mesurer est si faible et les chances d'erreur sont si grandes comparativement, qu'on ne pouvait avoir une entière confiance dans des résultats nécessairement influencés par l'imperfection des instruments par les variations de température à six mois de distance, et par d'autres motifs encore, dépendants de l'observateur lui-même, en supposant qu'il eût pu faire toutes les corrections indiquées par la théorie. On se bornait donc à répéter sans aucune preuve, que l'étoile la plus brillante, Sirius, était éloignée de plus de trois mille milliards de lieues.

Toutefois, le célèbre astronome Bessel parvint à déterminer, avec une précision bien remarquable, la parallaxe de la 61^e étoile du Cygne. Cette parallaxe, qui est d'un tiers de seconde environ (0^{''},3483), permet d'évaluer la distance de cette étoile à 31,300 fois le rayon moyen de l'orbite d'Uranus. La parallaxe d'une autre étoile de l'hémisphère austral fut aussi déterminée au cap de Bonne-Espérance par un astronome anglais; c'est l'étoile *alpha*, ou la brillante du Centaure, qui aurait une seconde (0^{''},9128), d'où l'on déduit une distance de 11,900 fois le rayon d'Uranus, ou 22,600 fois la distance du soleil à la terre, ce qui fait 7 à 8 mille milliards de lieues.

M. Faye, de l'Observatoire de Paris, a voulu atteindre à ce résultat, c'est-à-dire mesurer la parallaxe d'une étoile par une méthode beaucoup plus simple, et qui sera probablement adoptée désormais pour ce genre de recherches. Il est parti des derniers travaux de Bessel, sur les variations que présentent les mouvements propres de certaines étoiles; mais, au lieu de suivre la même marche que le célèbre astronome, il a eu recours à une méthode déjà indiquée par Galilée et préconisée par Herschell; c'est-à-dire qu'au lieu de comparer entre elles les positions absolues des étoiles, d'un même ordre de grandeur, afin d'en déduire les variations du mouvement propre de quelques-unes de ces étoiles, il applique ici la méthode différentielle comme pour les étoiles doubles, en lui donnant plus d'extension. Ainsi, il compare la position de l'étoile dont il a fait le sujet de ses observations avec la position d'une étoile voisine dont la distance au système solaire puisse être supposée beaucoup plus grande et conséquemment dont la position dans le ciel est relativement presque invariable.

M. Faye a choisi à cet effet une étoile anonyme de la grande Ourse, la 1530^e du catalogue de Groombridge, à laquelle M. Argelander avait reconnu un mouvement annuel de sept secondes (7^{''}) plus grand que celui d'aucune autre étoile, et notamment que celui de la célèbre 61^e du Cygne, et il est arrivé à ce résultat remarquable que l'étoile qui se déplace le plus rapidement dans le ciel est aussi la plus rapprochée de nous. Cette étoile de septième grandeur a été comparée à une petite étoile de 9^e à 10^e grandeur qui qui est éloignée d'un demi-degré en ascension droite et d'une quarantaine de secondes en déclinaison.

De ces observations discutées avec soin, et en y faisant toutes les corrections indiquées par les théories, M. Faye est conduit à conclure que la parallaxe de l'étoile en question est de 1^{''},00 un peu plus forte que celle de la brillante du Centaure, et plus que triple de celle de la 61^e du Cygne. La distance de cette étoile est donc de 195,000 fois la distance moyenne du soleil à la lumière, ou 6,700 milliards de lieues; espace que la lumière parcourt en trois ans environ.

Canadien.

Les pères ont mangé le raisin vert, et les dents de leurs enfants en sont agassées...
Ezéchiel.

ERRATA

BULLETIN.

Le Great Britain, agriculture, tremblement de terre. — Sur la musique des églises. — Em-vue de femmes à Trébizonde contre les missionnaires américains. — M. Crétineau-Joly. — Le prince de Montfort à Londres. — Faussaires. — Différentes nouvelles sur Montemolin.

MM. les officiers de la Propagation de la Foi, pour Montréal, prient MM. les centenaires et syndics de dizaines de la ville et des paroisses de vouloir bien retirer les argens des associés, et en envoyer le montant aussitôt que possible, à Messire Plamondon prêtre de l'évêché.

—Le *Caledonia* rapporte qu'on a travaillé jusqu'au deux du mois dernier pour remettre le *Great Britain* à flot, mais le 3, 4, et 5, la mer a été si grosse, par la force des vents, qu'il a été impossible aux vapeurs de tire, *steam-tugs*, de pouvoir en approcher. Cette lourde masse s'est encore approchée de cent pieds de la grève, et contient dix à douze pieds d'eau dans la cale. Cependant on ne perd pas encore espérance de sauver ce noble vaisseau; on préparait des machines qui devaient être prêtes dans six semaines. Comme il est sur un lit de sable entre deux rochers, on croit qu'il ne sera pas très endommagé.

Le *Canadian agricultural Journal* rapporte que M. Morton de Durlington a semé dans son jardin une seule patate dans une poignée de guano, et qu'il en a récolté 62 belles grosses patates très saines. Tout le monde peut avoir remarqué qu'une plante isolée, produit beaucoup plus, que lorsqu'elle est parmi d'autres de même espèce, ce qui fait voir qu'on a tort de ne pas donner assez d'espace aux légumes que l'on confie à la terre.

Il y a eu un tremblement de terre à Trinidad, on a éprouvé douze à quinze secousses différentes, plusieurs bâtisses ont éprouvé beaucoup de dommages, et en plusieurs endroits la terre a été entr'ouverte; deux secousses ont eu lieu pendant le service divin, et une autre pendant que le peuple était au théâtre. Dans l'église il est tombé du haut d'une tour une énorme pierre au milieu de l'assemblée; mais par un effet de la Providence personne n'a été tué ni blessé. La frayeur et la consternation ont été très grandes dans toute cette population.

—Le morceau suivant tiré de l'*Ami de la Religion* nous paraît contenir des pensées si vraies au sujet du chant et de la musique dans les églises, ainsi que par-à-port aux cantiques en général, que nous nous faisons un devoir de le communiquer à nos lecteurs.

...«Après de légitimes actions de grâces, nous eûmes le loisir de partager les plaisirs tout simples et tout mélodieux du peuple rassemblé dans l'église, et de faire une étude à peu près complète du choral des allemands. La voix solennelle du grand orgue, jusque-là muette et réservée aux fêtes les plus solennelles, saluait enfin d'un magnifique essor les derniers momens de l'exposition. Un double chœur d'hommes et de femmes, tous membres d'une société de chant religieux, modulait à la tribune les douces mélodies de l'Eglise d'Allemagne, accompagnées avec un art, une variété, et toujours un sentiment dignes d'un véritable organiste chrétien. Les cantiques ainsi chantés, je dirai presque psalmodiés, tant ils sont tranquilles et se ressemblent tous, sont la plupart imprimés, paroles et musique, dans de petits livrets d'autant plus populaires qu'ils coûtent à peine quelques krentzers, et que leur lecture fait partie de l'enseignement primaire. En attendant que ces cantiques (éminemment cantiques et non chansons) soient publiés en France, et nous les publierons nous-mêmes à défaut d'autrui, je recommande l'idée du livret et aux sociétés de chant religieux et à NN. SS. les évêques chargés par l'Esprit saint de surveiller l'éducation des peuples. Nous comptons aussi, pour répandre dans les masses le bienfait de ces élémens de musique religieuse, sur les vénérables éducateurs du peuple, sur ces Frères de la Doctrine chrétienne dont je m'honore d'avoir été élève, et qui de tout tems ont propagé les cantiques comme un double moyen de consoler le peuple et de lui faire faire honnêtement ce qu'il aime à chanter.

«Aux vrais amateurs d'art religieux, qui ont par conséquent les deux conditions nécessaires, religion et science musicale, nous demandons excuse pour l'oubli que le choral des catholiques en Allemagne

fait constamment des bases de toute musique religieuse, c'est-à-dire, du plain-chant, dont les différens tons ou modes sont mis de côté par les catholiques, tandis que les protestans cherchent au contraire à les conserver dans leur choral. Mais ce que nous pouvons promettre, après cette remarque critique, c'est que les amateurs sérieux ne trouveront pas dans ces recueils le défaut justement reproché aux cantiques français de notre époque, c'est-à-dire le ton commun et prétentieux, inabordable aux masses à force de plates difficultés de modulation et de mouvement; surtout ils y chercheraient en vain les gachis amoureux des romances, où certains auteurs jettent le nom de la Vierge comme une perle sur un fumier.

«Je ne sais quel esprit distingué écrivant un jour ses pensées, disoit: Je m'amuse à faire des pensées de Larocheffoucault. Présomption à part, rien ne serait plus facile aux Français que de faire des cantiques allemands. On reproche à ces cantiques leur caractère de mélancolie unie à des paroles d'amour et de triomphe. On a tort, sans doute: la mélancolie est une des expressions de l'art en Allemagne; mais l'art religieux y gagne: les joies religieuses ne doivent-elles pas toujours se distinguer de celles du monde, et rappeler que loin du ciel il n'est pas de plaisir sans peine?»

Vous voyez, cher lecteur, que ce petit livre est intéressant et bien pensé. J'engagerai pourtant l'auteur à lui donner un autre format lorsqu'il réunira ensemble les deux ouvrages pour une seconde édition,

—La *Gazette universelle d'Augsbourg* cite une lettre datée de Trébizonde, suivant laquelle il y aurait eu dans cette ville une émeute de femmes arméniennes, du rite schismatique, contre les missionnaires américains, qui ne cessent d'exercer leur prosélytisme au détriment de l'Eglise de cette nation. Le principal moyen de conversion qu'ils employent, dit cette lettre, c'est l'or qu'ils répandent, et en jugeant des choses par leurs largesses, il paraîtrait qu'ils disposent de capitaux considérables. *Pecunia tua tecum sit in perditionem*, avait dit le prince des Apôtres, mais ce terrible anathème n'a rien qui puisse effrayer les marchands d'ames et de consciences venus d'Amérique.

—A peine de retour de son voyage en Orient, M. Crétineau-Joly part pour l'Allemagne, où il doit recueillir, dans les archives d'Etat, les documens relatifs aux terribles luttes qui existèrent entre le sacerdoce et l'Empire. On annonce qu'à la suite de ce voyage, le brillant et consciencieux écrivain à qui nous devons déjà l'*Histoire de la Vénétie militaire* et l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, sera en mesure de publier les premiers volumes de l'*Histoire des Papes*, ouvrage auquel il consacre tous ses momens, et qui doit jeter une vive lumière sur les plus grandes questions religieuses ou politiques.

—Le jeune prince de Montfort, deuxième fils de Jérôme Bonaparte, et neveu du roi de Wurtemberg, est arrivé à Londres. Il s'est rendu sur-le-champ à Bath, où il se propose de visiter son cousin, le prince Napoléon-Louis. On sait que par la mort de Louis Bonaparte, ex-roi de Hollande, le chef de la famille impériale est maintenant l'ex-prisonnier de Ham, le prince Napoléon-Louis.

—Une capture tout-à-fait importante pour les fortunes privées et pour la fortune publique de trois Etats, vient d'être faite par la police de Paris. Les deux individus arrêtés sont deux Prussiens du nom de Herwey et de Knapp, qui depuis plusieurs années ont contrefait et émis, d'abord à l'étranger et ensuite en France, des billets dits *thalers* de Prusse, des billets de la *Compagnie Commerciale* de Belgique, et des *bank-notes* anglais. La perfection de ces contrefaçons dépasse tout ce que l'industrie des faussaires avait jamais produit. Herwey et Knapp s'apprétaient, quand ils ont été arrêtés, à essayer la contrefaçon de la Banque de France.

—Le *Journal des Débats* croit pouvoir annoncer que le comte de Montemolin et le général Cabrera sont arrivés à Londres..

—On assure que des dépêches viennent d'être expédiées à M. le vice-amiral prince de Joinville, avec l'ordre de faire voile avec son escadre pour les côtes orientales de l'Espagne, afin d'empêcher par une surveillance active le débarquement éventuel du comte de Montemolin et des autres chefs carlistes. Quelques bâtimens seront envoyés dans le même but de Brest et de Rochefort sur la côte orienta-

de P A G I N A T I O N

le de la Péninsule. Cette croisière devra en même temps surveiller les débarquements d'armes et de munitions de guerre.

Il y a déjà deux jours que des ordres analogues ont été expédiés aux autorités françaises sur toute la ligne de la frontière de terre.

Un journal de Paris dit que " peu de jours avant le 27 août, il a été fait de nouvelles ouvertures de la part du cabinet des Tuileries à M. le comte de Montemolin ; on offrait au prince la main d'Isabelle, en lui imposant les mêmes conditions que don François a acceptées, *La main de donna Luisa pour le duc de Montpensier, le titre de mari de la reine pour lui.*"

Ce journal ajoute que " le comte de Montemolin a énergiquement repoussé les offres qui lui étaient faites, et que c'est de ce jour qu'il a concerté son plan d'évasion."

Ce récit est vrai, dit la *Gazette de France*, mais il n'est pas complet : non-seulement on offrait au prince que d'être *le mari de la reine*, mais on exigeait de lui qu'il déclarât n'avoir aucun droit au trône d'Espagne, et qu'il reconnût que son père n'avait élevé qu'une prétention mal fondée.

Le prince s'est indigné, comme on le pense bien, d'une proposition qui le faisait souscrire à la condamnation de son père et de tous les héros de l'armée royale, qui auraient ainsi troublé l'Espagne pendant dix ans et fait couler des flots de sang pour une cause injuste.

... Nous recommandons une superbe lithographie de Sa Sainteté N. S. P. le Pape Pie IX, à vendre chez MM. Chapelcau et Lamothé, on assure que la ressemblance en est très exacte ; chacun pourra se procurer le portrait d'un Pape si chéri, pour la petite somme d'un écu.

— LE CALENDRIER ECCLÉSIASTIQUE ET CIVIL, pour l'année 1847, est sous presse, et se trouvera à vendre sous peu de jours chez M. Fabre.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— On écrit de Langres :

" La présence du R. J. H. Newman dans notre cité n'a pas excité moins d'intérêt qu'à Paris. Sa simplicité et sa modestie ont fait le charme de toutes les personnes qui ont eu l'avantage d'être admises auprès de lui. Notre vénérable évêque l'a accueilli avec l'empressement et la cordialité d'un frère. Quarante à cinquante membres de notre clergé ont eu l'honneur d'être présentés à celui dont la parole éloquente émuait jadis la jeunesse studieuse de la première université d'Angleterre. Les marques de sympathie, dont le savant écrivain a été l'objet, lui ont dû le bonheur qu'éprouvent les catholiques de le compter parmi leurs frères. L'anxiété, avec laquelle on cherchait à apprendre de ses lèvres les progrès du mouvement religieux de sa patrie, trahissait l'intérêt avec lequel la France suit la renaissance de l'Angleterre. Il nous semblait voir dans la personne de M. Newman, allant se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, un avant-coureur, dépêché par l'Angleterre, pour aller porter à Rome la nouvelle de son retour à la foi de ses pères. Puissent ces douces espérances se réaliser un jour ! Quels hommes admirables que ces convertis d'Oxford ! Dieu ne s'est pas choisi sans dessein des instruments si propres à accomplir de grandes choses.

" M. l'abbé Newman est accompagné du révérend Ambroise Saint John, qui, comme lui a été admis aux ordres mineurs, et se rend à Rome pour recevoir la plénitude du ministère sacré. Ce dernier était, avant sa conversion, membre du collège de l'église du Christ et vicaire de Walmer. Le second compagnon de M. Newman est le rév. Robert Aston Coffin, qui, quoique fort jeune, était chanoine de l'église du Christ et curé de Sainte-Marie-Madeleine, quand il a abandonné sa brillante position pour embrasser la vraie foi. M. Coffin ne va pas avec ses deux amis, il retourne en Angleterre. M. Newman et M. Saint-John se rendent de Langres à Besançon. Ils passeront ensuite par la Suisse pour aller à Milan, où ils s'arrêteront quelque temps afin de se familiariser avec la langue italienne, qu'ils désirent posséder avant d'arriver à Rome.

" Je puis ajouter sans indiscretion que les projets ultérieurs de M. Newman et de ses amis n'ont encore rien de bien arrêté. Les conseils dont ces messieurs vont s'éclairer à Rome influenceront puissamment sur leur détermination.

" M. l'abbé Dobré Dalgairns, qui termine ses études théologiques à Langres, espère pouvoir retourner au commencement de l'année prochaine en Angleterre, où il attendra son maître. Il paraît quoique les conversions soient moins fréquentes en ce moment qu'à la fin de 1845, que l'attention du public britannique ne se préoccupe pas moins vivement des faits accomplis et de ceux qui se préparent. Mais je m'arrête, car à votre journal appartient le soin de continuer la tâche qu'il a commencée et poursuivra de nous tenir au courant des évènements qui constatent les progrès du catholicisme en Angleterre et le retour d'une partie de l'église anglicane à l'unité.

— On ne lira pas sans un vif sentiment de douloureux intérêt la lettre suivante, que Mgr. l'évêque de Beauvais vient d'adresser à son clergé, au sujet de la mort de M. l'abbé Pouillet :

" Beauvais, le 29 septembre 1846.

" Monsieur et cher Coopérateur,

" Je viens épancher mon cœur dans le vôtre, réclamer le concours de vos prières et de vos saints sacrifices pour celui qui fut mon élève, mon intime ami, mon ancien collègue au séminaire, un de mes collaborateurs les plus précieux, et une des gloires de mon diocèse. M. l'abbé Pouillet, vicaire-général, supérieur de l'institution de Saint-Vincent, docteur ès-sciences et licencié ès-lettres, n'est plus ; il a succombé à une maladie aiguë dont il avait puisé le germe dans un voyage scientifique en Algérie. Déjà très-fatigué par les travaux excessifs de l'année, M. Pouillet a voulu utiliser les quelques semaines de loisir dont il pouvait disposer, en allant visiter l'Afrique française. Je n'ai consenti à ce voyage qu'avec une extrême répugnance craignant que l'amour de la science ne fit oublier à un prêtre qui m'était si cher les ménagemens qu'exigeaient sa santé et ses forces. Hélas ! mes pressentimens n'étaient que trop fondés ! Atteint d'une maladie cruelle, il a traversé la mer, puis presque toute la France sans aucun repos, et il est arrivé à Senlis épuisé et mourant. Tous les secours de l'art, tous les soins de l'amitié dont il a été environné jusqu'au dernier instant, n'ont pu prolonger sa vie ; il a expiré entre mes bras et au milieu de ses confrères désolés, le 27 de ce mois à dix heures du soir. Sa fin a été digne de sa vie. Il a reçu avec une pleine connaissance, avec une foi vive et une entière confiance en la miséricorde divine, tous les sacrements de l'Eglise. Tant que ses lèvres ont pu se mouvoir, il n'a cessé d'articuler des actes d'amour de Dieu. Interrogé par moi s'il pensait à Dieu, s'il lui offrait son cœur et sa vie : " Eh ! que pourrais-je faire, m'a-t-il répondu, si je ne donnais mon cœur à Jésus-Christ ? " Il ne voulait vivre que pour se consacrer de plus en plus à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Peu de tems avant de mourir, il avait répondu à ses amis qui le pressaient de s'unir à eux pour demander sa guérison : " Oui, si Dieu me rend la santé, je travaillerai à sa gloire ; je serai à lui tout entier. " Le Seigneur s'est contenté des pieux desirs qui venaient couronner tant de bonnes actions, une vie toute de dévouement et de sacrifice ; il l'a appelé à lui. Quelque déchirante que soit cette perte, vous direz avec moi, Monsieur le Curé, *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sit nomen Domini benedictum.* Je ne prétends point faire ici de l'ami qui j'ai perdu un éloge qui serait superflu : sa louange est dans toutes les bouches ; son souvenir vivra dans tous les cœurs. Les membres du clergé qui ont connu M. l'abbé Pouillet, soit au séminaire quand il enseignait la philosophie, la théologie et les sciences, soit à Saint-Vincent, où son talent a jeté tant d'éclat, savent qu'en lui étaient réunies les qualités les plus éminentes et les plus rares. On s'étonnait de son érudition dans un âge si peu avancé, de son éloquence, de la pénétration de son esprit, de sa profonde connaissance des sciences et des hommes ; mais on admirait plus encore sa foi, sa piété, cette aimable simplicité et cette modestie parfaite qui ajoutaient tant de charmes à ses talens. De tous ces dons de la grâce, de la nature et de la science, il ne nous reste plus, hélas ! que des souvenirs, que de tristes regrets !

" La mort prématurée et si prompte de M. l'abbé Pouillet est, sans doute, pour l'Institution de Saint-Vincent, une perte immense ; toutefois nous avons la ferme confiance que l'existence de l'établissement et sa prospérité ne seront point compromises. Les prêtres estimables qui ont secondé celui que nous pleurons, restent à leur poste, plus dévoués que jamais à une œuvre qui devient pour eux un héritage sacré ; le personnel des professeurs va se fortifier par l'adjonction de plusieurs collègues zélés et capables. Vous voudrez bien, en conséquence, rassurer les personnes intéressées au maintien de l'établissement, et prier avec nous, afin que Dieu daigne bénir une maison où la jeunesse, en se formant aux lettres et aux sciences, apprend à le servir et à l'aimer.

" Cette lettre, monsieur le Curé, ne renferme aucune prescription ; mais le désir que je vous exprime est bien suffisant pour assurer au prêtre vertueux que le diocèse vient de perdre le pieux suffrage de vos prières. En m'envoyant successivement tant de prêtres qui je chéris, la Providence m'attache plus vivement à ceux qui me restent ; leur piété, leur zèle, leur affection filiale, consoleront le cœur d'un évêque qui est tout à eux à la vie et à la mort.

" Recevez, etc.

" † JOSEPH-ARMAND, évêque de Beauvais."

SUISSE.

— Nous empruntons à une correspondance de la *Presse*, les détails suivans sur les discussions qui ont eu lieu dans la diète, au sujet des affaires religieuses de la Suisse :

" L'expulsion des Jésuites a été débattue avec un si grand étalage de savoir théologique et avec une érudition si sophistiquée, qu'on croyait assister à un concile en entendant les révérends pères de la diète. M. Druey s'est particulièrement signalé par un luxe d'érudition qui avait son côté plaisant. Il s'agissait de faire remonter le méthodisme jusqu'aux Grecs ; car son discours, perfidement habile, a été combiné tout entier à l'intention du canton de Vaud et de sa situation ecclésiastique. M. Druey a saisi le prétexte des Jésuites pour exciter une nouvelle haine contre les Vaudois qui ne consentent pas à laisser garrouter leur christianisme par le conseil d'Etat. Il a démontré que l'Etat est maître de l'Eglise et doit avoir la haute main sur elle. Il a oublié d'ajouter un mot, c'est que pour réaliser ce perfectionnement social, il faut être à deux de jeu : un Etat qui puisse imposer le joug et une Eglise qui veuille le subir. L'Etat de Vaud a fait preuve de bonne volonté, mais il n'a encore réussi qu'à scinder l'Eglise nationale en

ERREUR

deux autres, dont l'une se laisse et se laissera fagotter et vilipender comme l'entend l'Etat, et dont l'autre a statué le principe d'autonomie de l'Eglise et de la souveraineté absolue de Jésus-Christ. Ce principe est acquis, et subsistera jusqu'au jour où les conseils du canton de Vaud seront en mesure d'exercer dans leur pays l'autocratie religieuse dont l'empereur Nicolas leur offre en Pologne le modèle accompli. Il est intéressant de voir la politique radicale suivre les errements du czar dans le pays qui a pour devise *liberté et patrie*. Indépendamment du cauchemar que lui donnent les affaires religieuses de son canton, M. Druey a montré de l'habileté en détournant des Jésuites l'attention de son public. Leur seul nom rappelle que l'on a subitement renversé dans le canton de Vaud, gouvernement, constitution, ordre public, institutions, pour ne pas différer d'un jour l'expulsion des Jésuites de Lucerne. Et les Jésuites sont mieux assis que jamais à Lucerne, et de plus le *jésuitisme politique* irône au château de Lausanne, trouvant bons tous les moyens qui conduisent à ses fins.

La diète n'a pas employé moins de quatre séances à discuter la proposition de forcer les sept cantons catholiques à dissoudre leur alliance défensive. Les débats ont été graves et approfondis. Lucerne et Fribourg ont défendu avec une force d'argumentation puissante la légalité de leur ligue et leur droit de se défendre. La ligue, il faut en convenir, est sur l'extrême frontière de la légalité, et quelques argumens produits contre elle par le principal orateur du camp radical, M. Kern, de Thurgovie, auraient eu de la force, si son camp avait toujours combattu sous le drapeau de la légalité. Mais, outre que la question est délicate, difficile, et tient à des nuances, de quel droit les cantons radicaux prétendent-ils obliger les autres à la rigoureuse observation du pacte fédéral, alors qu'au mépris du pacte fédéral, des cantons radicaux aident et encouragent les incursions des corps francs, que leurs gouvernements ne font rien pour les empêcher, que le vorot radical ne prend point de mesures contre ces attaques illégales, tandis que les cantons qui se voient exposés à une invasion ne trouvent plus de défense qu'en eux-mêmes, et invoquent en vain la protection que le pacte fédéral leur garantit ? Ce pacte ne doit-il donc plus être qu'un traité entre les loups et les agneaux ? Les radicaux ont pu adopter pour leur compte le principe du bon plaisir, mais ils feront difficilement décréter pour le parti opposé le principe de la naïveté politique.

—La commune d'Altorf a pris à l'unanimité la résolution d'appeler les Frères des Ecoles chrétiennes. Des dons volontaires ont été recueillis pour l'entretien des nouveaux instituteurs ; la collecte a produit bien au-delà de la somme nécessaire.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Pommes de Terre.—Les rapports sur la récolte des pommes de terre dans les districts de l'ouest du Haut-Canada sont déplorables. Un journal d'Hamilton exprime l'opinion qu'il n'en restera pas une saine dans les environs à Noël. Les journaux de Toronto, parlant de la récolte dans les environs de cette ville, disent que la maladie semble se développer subitement et inopinément, et là, comme ailleurs, les plus gros tubercules et les mieux formés sont beaucoup plus gâtés que les petits.

Fromage empoisonné.—Un journal de New-York avertit le public de prendre des précautions dans l'achat du fromage. Il rapporte que plusieurs personnes à Albany, entre autres un M. Young et quatre de sa famille, ont été dernièrement empoisonnées par cet article, et n'ont été sauvées que par des remèdes prompts et violents. Ce fromage a une belle apparence. *Idem.*

Incendie.—Le feu éclata hier soir vers onze heures et demie dans le magasin de MM. Cox et O'Neil, rue St-Jean. M. Wells, l'inspecteur du feu, et les capitaines Baxter et Clarke, furent bientôt sur les lieux avec leurs actives compagnies. Le feu fut éteint en très-peu de temps par l'habile direction que M. Wells donna aux manœuvres des pompes. Cependant les marchandises, assurées au montant de £2,500, ont été consumées ou tellement endommagées qu'elles n'ont plus de valeur assignable. *Idem.*

Hier matin, entre minuit et une heure, le feu éclata dans une étable appartenant à un nommé Félix Cammel, rue Saint-Eustache, faubourg Saint-Jean, laquelle a été consumée avec une centaine de bottes de foin qu'elle contenait. Le vent soufflant avec force, de l'est, dans le temps, on ne peut dire où se seraient arrêtés les ravages de l'incendie, si la pompe n. 3 (capitaine Houghton), accourue promptement, n'eût réussi à l'éteindre dans son foyer.

Accident déplorable.—C'est avec un bien vif regret que nous apprenons la mort du capitaine Pison, du corps des ingénieurs royaux, employé, avec le lieutenant Henderson du même corps, à explorer et tracer la ligne du chemin de fer projeté d'Halifax à Québec, et la frontière en litige entre le Canada et le Nouveau-Brunswick. Il s'est noyé dans la rivière Ristigouche dans les environs de laquelle nos dernières nouvelles l'avaient laissé avec son parti. Nous n'avons pas encore eu de détails sur ce triste accident ; seulement on nous a assuré au bureau du génie que la nouvelle en était certaine et que le corps de M. Pison avait été retrouvé. *Idem.*

Commandant militaire.—Un journal de Londres affirme que le commandement en chef des troupes dans l'Amérique septentrionale britannique a été offert au lieutenant-général sir James Macdonell, qui l'a refusé, au moins pour le présent. Si cette nouvelle est vraie, lord Cathcart ne con-

serverait pas, comme le bruit en a couru, le commandement militaire, après l'arrivée de lord Elgin, son successeur dans le gouvernement civil du Canada. *Idem.*

Nouvelle Maritime.—1.° *European Times* de Liverpool du 20 octobre a consacré plusieurs colonnes à l'énumération de sinistres causés par les tempêtes qui ont régné dernièrement sur l'Océan. Nous ne ferons mention que des bâtiments employés dans le commerce du Saint-Laurent dont les noms se rencontrent dans cette longue liste. Combien d'autres ont péri peut-être corps et biens dont on n'a pas de nouvelle.

Le *Trial*, Morrison, de Québec à Cardiff, avait éprouvé de grandes avaries, et s'est empli en arrivant.

Le *Swan*, Robertson, en route pour Montréal, est arrivé à Cork, ayant perdu son beaupré et éprouvé d'autres avaries le 20 septembre, par 49 degrés de lat. et 36 de longitude.

Le brick *Cushla*, Machree, de Québec à Liverpool, a été abandonné en mer ; l'équipage a été sauvé et amené à Cork par la *Floro*, Crown, qui a aussi éprouvé de grandes avaries.

La *Susan*, de Liverpool à Québec, est entrée à Cork, avec perte de son grand-mât et d'autres avaries éprouvées par 50 degrés de latitude et 40 de longitude.

Une petite goëlette, venant de Québec, nom inconnu, est arrivée à Liverpool avec perte de son beaupré, etc., etc., et s'est jetée sur les bancs de vase.

Le *Triton*, Smith, en route pour Québec, jeté sur le flanc et dématé, par 40 degrés de longitude, dans l'ouragan du 21 septembre s'en est retourné.

Le *Loyalist*, de Leith à Québec, est rentré dans la Clyde avec diverses avaries.

L'*Eliras*, de Waterford, s'est perdu le 19 ; une partie de l'équipage a été sauvée par le *Lord Sandon*, arrivé de Québec à Liverpool.

L'*Ann* Jeffery, Carter, de Québec à Liverpool, a été abandonnée en mer au moment de couler bas ; l'équipage a été sauvé.

Le *Torrance*, Roche, de Waterford à Québec est entré à Dublin le 8 octobre, avec perte de mâts, etc., il avait rencontré, 21 septembre, la *Viccoria*, de Belfast à Québec, désemparée, et avait pris cinq personnes de son équipage ; le reste fut mis à bord du *Trafalger*, de Maryport. Le 14, il héla le brick *Belize*, en route pour Québec, ayant à bord l'équipage du *Cushla* Muchree. Le 34, par 40 degrés de latitude et 40 de longitude, il passa la coque d'un bâtiment, qu'on suppose être un vapeur, en feu et brûlé jusqu'à la flottaison.

Le *Paragon*, Symons, pour Québec, est rentré à Falmouth avec des avaries majeures : il rapporte que l'*Apollo*, de Dundee à Montréal, a été abandonné en mer totalement dématé ; l'équipage et les passagers, à l'exception d'un seul homme, ont été sauvés et amenés à Falmouth.

La *Jean*, Lonty, pour Québec, est aussi rentrée à Falmouth, avec perte de tous ses mâts, voiles etc.

Le *City of York*, de la Clyde à Québec, est rentré avec perte de son mât d'arti-nom, etc.

Le *Robert and Ann*, Christie, arrivé de Québec à Hull, a perdu sa chaudière de l'arrière et une partie de son chargement sur le pont dans l'ouragan des 20, 21 et 22 septembre.

L'*Ernest*, pour Québec, est rentré à Littlehampton, le 13 octobre, avec des avaries.

L'*England*, de Québec à Liverpool, a été abandonné en mer par le 23, et l'équipage sauvé et conduit à Liverpool par le *Warrer*.

Le *Malabar*, de Liverpool à Québec, est entré à Kensale, avec perte de son grand-mât, etc.

Le *Looshank*, arrivé à Liverpool, a hélé, le 26 septembre, par 48 degrés de lat. et 23 de longitude, l'*Ann*, en route de Liverpool pour Montréal, dématée le 20 et s'en retournant sous mâts de fortune.

La *Queen Pomare*, de Liverpool à Québec, est rentrée à Liverpool avec des avaries éprouvées dans la même tempête, et amenant l'équipage de la *Lady Raffles*, Kirk, du Saguenay à Londres, qu'il avait recueilli en mer le 21.

Le *Yorkshire*, Bailey, arrivé de New-York à Liverpool, a rencontré au 29, lat. 46, long. 38, le *Lord John Russell*, de Cowes à Québec, abandonné ; il avait les mots "sans can depuis six jours" écrits à l'arrière.

La *Louisa*, de Québec à Waterford et Liverpool, a été abandonnée le 23 ; le capitaine, cinq hommes d'équipage et un passager ont été amenés à Liverpool par le *Lord Sandon*, le reste a été pris par le *Gipse*, allant de la Clyde à Terre-neuve.

L'*Argher*, Lamber, arrivé de Québec à Liverpool, n'a éprouvé de gros tems que pendant les derniers jours de sa navigation, en approchant de la côte ; il a rencontré plusieurs bâtiments, se dirigeant vers l'ouest, qui avaient éprouvé des avaries dans leur maturé, etc.

Le *Marianon* et le *Diadem* arrivés à Liverpool, ont essuyé une tempête le 2 et le 3 octobre, par environ 35 degrés de longitude.

L'*Alice*, arrivé à Liverpool le 12 octobre, de l'île du Prince-Edouard, avait hélé le 25 septembre, lat. 48, long. 51, le *Falcon* de Liverpool à Québec, avec perte de ses bastingages, etc., ce navire ayant été renversé sur le flanc pendant la tempête. Le *Falcon* avait, dans le matin du 25, hélé la barque *Francis*, de Londres, à moitié pleine d'eau et paraissant se diriger sur Terre-neuve.

PAGINATION

La Mary, Sullivan, arrivée à Liverpool de Québec, a hélé Superior, de Londonderry à Québec, et lui a pris une partie de l'équipage de Larnark, Frith, allant de Québec à Liverpool, lequel a été abandonné le 21 septembre.

La Syria, Cox, arrivé à Liverpool de Québec, héla, 26 septembre, le Zanonij, de Liverpool à Québec, se dirigeant sur Halifax avec perte de son grand-mât, etc. ; et le 4 octobre il passa le Cromwell, de Québec à Liverpool, abandonné. (L'équipage de ce dernier a été amené à New-York par un des paquebots à voiles.)

Le Cambyse, arrivé à Liverpool, a passé, le 25 septembre, les débris d'un bâtiment d'environ 350 tonneaux, récemment brûlé, auprès desquels se trouvait l'Astréa, allant de Weymouth à Québec.

Le Hopewell, arrivé à Liverpool, a passé, le 7 octobre, lat. 47, long. 31 l'Euphrosine, de Québec, abandonnée.

Le Shaw, Hewitt, de Miryport à Québec, s'en est retourné, ayant perdu son grand-mât, etc., le 30 septembre, par 34 deg. de longitude.

Le Britannia, de Québec à Hull, est entré à Milford, avec perte de ses chaloupes, de ses bastingages, et ses voiles, en lambeaux. Il avait vu neuf vaisseaux dématés.

L'Indépendant, arrivé de Québec à Northshields, s'est échoué sur un banc de sable dans le port et s'est rempli d'eau, mais il a été relevé depuis avec peu de dommage.

Le Medora, aussi arrivé de Québec, s'est échoué pendant qu'on le remorquait dans le même port, mais l'on espérait le déséchouer à la prochaine marée.

Le Mary Gibson, de Québec à Plymouth, a essuyé toute la violence de la tempête des 19, 20 et 21 septembre, et a perdu son chargement sur le pont, ses bastingages, etc.

La Marie Victor (sen Chevelon), arrivée du Labrador à Plymouth, a perdu ses chaloupes, ses bastingages, son capitaine et trois hommes d'équipage.

Le Spermaceti, Moon, arrivé de Québec au même port ayant embarqué une mer le 19, a perdu ses chaloupes, bastingages, batavoies, etc., et a été pendant trois jours plein d'eau ; il a passé plusieurs navires, bricks et autres bâtiments engagés et abandonnés.

L'Agnes, Evans, partie pour Québec, est rentrée en rade de Studwell le 5 octobre, avec une voie d'eau et a été dématée pour être mise en hivernage.

L'Elizabeth Watson, de Londres à Québec, avec perte de son gouvernail, de son grand-mât, et ses pompes hors de service et son lest dérangé, a été renoutré le 28 septembre lat. 48, long. 21, par le Northumberland, qui a pris à son bord le capitaine et 13 hommes de l'équipage et les a ramenés à Portsmouth ; le charpentier a refusé de laisser le bâtiment ; le premier officier s'était noyé.

La barque Royalist, Beveridge, venant de Québec, est entrée à Rothsay avec perte de son beaupré, de ses mâts de hune, voiles et manœuvres.

Le Rasalama, de Québec à Liverpool, a été abandonné en mer le 21 septembre : l'équipage a été recueilli par un brick français qui est arrivé à La Rochelle. Le second officier, le cuisinier, un matelot et un apprenti du Rasalama se sont noyés le 4 octobre, ayant été emportés par une mer qui a balayé le pont du brick français.

La Favorite, Scadden, de Québec à Shields, est entrée à Scilly le 5 octobre, avec une voie d'eau, la perte de ses voiles, etc.

L'Helen, Clayton, arrivé de Québec à Sligo le 8, s'est échouée, ayant chassé sur ses ancres, mais l'on espérait pouvoir la remettre à flot après l'avoir allégée d'une partie de son chargement.

La Princess Royal, en arrivant de Québec à Starcross le 11, s'est aussi échouée, mais on est parvenu à la remettre à flot après l'avoir allégée.

La Margaret, Cullen, de Waterford à Québec, est entrée à Waterford après avoir perdu, sur les bancs de Terre-neuve, son beaupré, son grand-mât, ses mâts de hune, etc.

ANGLETERRE.

—L'élection du lord-maire de Londres a été cette année une grosse affaire. Ordinairement les choses se passent avec la plus grande simplicité. Le greffier de la cour des aldermen présente les divers candidats aux électeurs qui expriment les choix en levant les mains. On compte les suffrages, et tout est dit. Le nouvel élu prend, au jour indiqué, possession de la magistrature civique, et règne en souverain dans la cité de Londres, rendant la justice, recevant, dans Mansion, les princes, les ambassadeurs, les étrangers illustres, la reine elle-même, jouissant en un mot de toutes les prérogatives attachées à cette sorte de royauté annuelle.

Mais il n'en a pas été de même cette fois. Le vote des mains n'a pu suffire ; il a fallu recourir au poll et le poll a duré huit jours entiers. Durant ces huit jours on a vu se dérouler les péripéties les plus compliquées d'un drame électoral. Les candidats étaient en permanence sur les hustings, soutenant le zèle de leurs partisans, réchauffant l'ardeur des tièdes, luttant par la parole pour augmenter leurs chances ou combattre les attaques de leurs adversaires. Jusqu'au dernier moment l'alderman Wood paraissait être le héros de cette espèce de sport. Il était connu sur le turf municipal, pour avoir déjà disputé le prix au dernier lord-maire. Les partis étaient, cette année, engagés en sa faveur. Eh bien ! l'alderman Wood, après avoir eu l'avantage dans

les premières épreuves, a subitement été distancé par son concurrent. C'est sir Georges-Carroll qui a été nommé, à 9 voix de majorité (1653 voix contre 1643).

ESPAGNE.

—M. Bulwer a quitté Madrid le 3 au soir. Il est, en compagnie de son ami, M. Salamanca, et de quelques autres députés de l'opposition, aller passer à Aranjuez la saison des fêtes chez le général Lerrano. On assure qu'il doit, immédiatement après les fêtes, retourner en Angleterre.

TURQUIE.

—Une dépêche télégraphique datée de Marseille, le 10 octobre, porte ce qui suit :

«Thérapie, le 28 septembre.

«Reschid-Pacha est nommé grand-visir. Ali-Effendi remplace Pacha comme ministre des affaires étrangères.»

HUGUES LE DESPENSIER.

VIII.

LE THANE DE NORTHUMBERLAND.

—Oh ! mon jeune seigneur, que votre âme en peine ne tourmente pas un pauvre trouvère qui n'a pas pu vous secourir, s'écria Janequin en tombant la face contre terre. Rentrez dans votre tombeau, si vous en avez un : je m'engage à vous faire dire une messe aux quatre grandes fêtes de l'année. *Exorciso te...*

—Detrompes toi, Janequin dit le jeune croisé en souriant, et reconnais Olivier de Bellassise, qui arrive de Palestine.

—Arrière ! *vade retro* ! Je vous ai vu mort dans le désert d'Ascalon !

—Le malheureux a perdu l'esprit, dit Olivier en s'approchant. Allons, Janequin, chasse tes frayeurs. C'est bien moi, en chair et en os.

—Ce n'est pas vous, c'est votre fantôme, répéta le trouvère, en se cachant de plus bel la tête dans la bruyère.

—Un fantôme frappe-t-il ainsi, dit Olivier impatienté, en assénant un vigoureux coup de son bourdon sur les épaules du superstitieux enfant des muses.

—Ah ! je vous reconnais, dit Janequin en se redressant sur ses genoux et en se frottant les épaules ; vous auriez pu cependant frapper moins fort. Mais comment donc êtes-vous ressuscité ?

—Je sors de l'Hôpital de Saint-Jean, à Ascalon ; mais apprends-moi d'abord comment on se porte à Bellassise, as-tu vu mon père ?

—Je l'ai vu, répondit Janequin, qui balbutia, éprouvant, à donner de mauvaises nouvelles, cette répugnance instinctive des gens habitués à la servitude. Messire Baudry n'était pas bien ; mais votre retour va le guérir.

—Hâtons-nous donc, dit Olivier ; il me tarde d'embrasser mon père et de lui apprendre qu'il est quitte de son vœu.

—Soyez trois fois béni, répondit le trouvère en se frottant les mains. Vous rapportez la joie à votre père, à ce pays qu'on disait ravagé par la peste, au pauvre Janequin, qui tout en vous pleurant était assez en peine de son dîner et pensait déjà à chercher du cresson.

Pendant que les deux voyageurs suivaient rapidement la direction de Bellassise, il furent joints par une troupe nombreuse, en tête de laquelle était un gros homme à la face rubiconde, un nez bourgeonné, mais qui paraissait cependant, à son costume être un personnage d'importance. Il était tellement obèse que son cheval semblait avoir peine à le porter. Il cria à Olivier d'arrêter et lui demanda s'il connaissait la route d'Estreham. L'accent de cet étranger, son épaisseur de langue annonçaient un Anglais pris de boisson : deux choses qui se rencontrent quelquefois ensemble.

Sa troupe paraissait à peu près aussi animée que son chef. Olivier, craignant que quelque malheur ne menaçât Mélisende et sa mère, s'offrit pour guide et fut accepté.

Le roi Guillaume avait tenu parole. Trois mois après sa conversation avec le comte de Northumberland, il était passé en Normandie. La ville de Rouen, sa capitale, lui offrit des fêtes, des gâtes dans lesquels messire Jospatrik eut occasion de se dédommager, en dégustant les mets délicats de la cuisine française des repas de chair de porc arrosés d'idromel, auxquels il était accoutumé dans son pays natal ; puis le conquérant l'envoya faire connaissance avec sa jeune fiancée au château d'Estreham, où il devait le joindre quelques jours après ; mais il eut le tort de lui donner avant son départ un catant de vin blanc, hommage récent de Foulques le Richin, comte d'Anjou.

Le comte de Northumberland se mit en route avec une suite de Normands et d'Anglais. Il faisait marcher devant lui, sur un petit haquet traîné par une mule, le cartant de vin blanc déjà diminué, et trouvait sans cesse de nouveaux prétextes pour puiser au bien.

ERREUR

heureux baril et remplir son hanap, qu'il vidait jusqu'à la dernière goutte.

— Connaissez-vous en détail, demanda-t-il à Olivier, le château d'Estrecham, que je vais épouser en prenant possession de l'héritière? Pardon, je veux dire dont je vais prendre succession en épousant la jeune châtelaine?

— Comment ! dit le pèlerin, en jetant sur son compagnon de voyage un regard d'étonnement, vous allez épouser Mélisende? vous

— Mélisende, Brunissende, Galzuinde, je ne sais pas son nom, répondit le thane sans paraître prendre garde au ton méprisant de la question d'Olivier. Qu'ai-je affaire d'elle? J'ai déjà huit enfants qui sont dans les montagnes. Oui, jeune homme, je vais l'épouser de par le Roi, et il doit honorer de sa présence la fête de nos épousailles. Gérard, remplis mon hanap et aie soin de bien remettre la bonde. Je ne vous propose pas de me faire raison, messire pèlerin, parce que je présume que votre état de pénitence vous en empêcherait. Je bois donc au grand prince vainqueur des Saxons, des Angevins, des Français, des Bretons, et également bon père pour ses sujets des deux côtés de la manche!

Au nom du Roi, le pèlerin porta la main à son chapeau et demanda si Guillaume viendrait bientôt en Basse-Normandie, recevoir Caen, sa ville bien-aimée.

— Avant huit jours, jeune homme, répondit Jospatrik avec sa bonhomie avinée; mais j'espère qu'à son arrivée mes affaires seront en si bon chemin qu'il ne lui restera qu'à consacrer mon triomphe. Gérard, encore une rassade. Je serai coupable d'une noire ingratitude si j'oubliais de saluer ce bon comte Foulques, bien que je ne comprenne pas qu'on puisse mériter le surnom de Kechigné quand on possède de pareils vignoles.

La caravane s'engagea dans un bois épais et de haute futaie. Le seigneur Jospatrik était assez ivre pour voir danser les arbres autour de lui, mais non pour ne pouvoir en mesurer l'élévation et la grosseur.

— Ce bois dépend aussi du domaine? Diable! dit-il, quand son guide eut répondu par un signe affirmatif, essence de chêne et de châtaignier! Je vais changer tout cela en vin d'Anjou, et ne garder de châtriers que pour cercler mes tonneaux. Allons, Gérard, encore un coup de clair et je veux boire au digne pèlerin qui nous a servi de guide. Du reste, je serai reconnaissant, et je ferai en sorte qu'il puisse se chauffer et manger un morceau à la cuisine.

Un édifice important se présenta aux regards incertains du thane de Northumberland au sortir de la forêt; c'était le château d'Estrecham. Messire Jospatrik en admira les fortifications, les solides murailles, les tours massives, auxquelles il trouva un air de ressemblance avec la tour de Londres.

— Dans un autre moment, dit-il, j'examinerai cela plus en détail. pour le moment, je ne puis penser à autre chose qu'au dîner. Ce clair me l'a creusé l'estomac. Allons, quatre hommes en avant. Qu'on m'ouvre les portes à deux battants! qu'on massacre la basse-cour! qu'on vide les celliers! qu'on me prépare la plus belle chambre! qu'on me traite enfin comme un seigneur qui vient commander dans ce château de par le Roi!

— Cet ivrogne me lasse, dit Olivier en se parlant à lui-même. J'ai souffert ses paroles insolentes, mais qu'il ose passer aux actes!

— Songez que nous ne sommes que deux! fit observer Janequin, qui avait entendu ce monologue. Mais voyez donc! que se passe-t-il? Les messagers qui reviennent en désordre!

— Mille jambons! s'écria le comte après avoir entendu leur rapport: cela étant, nous entrerons de force. Je ferai de cette petite mijaurée ma servante, et tous ceux qui se trouvent au château seront pendus.

— Seigneur, prenez garde! dit Olivier en surmontant la répugnance que lui inspirait le thane, et sachez bien que dans ce pays toute entreprise que vous ferez contre la personne ou les biens d'une demoiselle sans défense serait punie à l'instant!

— Que dit-il? demanda le comte d'une voix enrouée par la colère et par l'ivresse. Ah! drôle, je te soupçonne d'être un de ces croquelardons qui ont suivi en Palestine ce vaurien de duc Robert-Sus! sus! qu'on me Pétrille d'importance!

Et, comme pour donner l'exemple, il piqua son cheval et le poussa vers le pèlerin. Celui-ci le regarda venir d'un air dédaigneux. Il rejeta en arrière son manteau, qui laissa voir un justaucorps de mailles d'acier, et tira son épée; mais il n'eut pas besoin de s'en servir. Le cheval sollicité trop brusquement des éperons et de la bride, se cabra, et bientôt, déchargé de son fardeau lourd et turbutant qui l'accablait, prit, avec de joyeux sautades, sa course au milieu des champs.

Des rires irrévérencieux s'élevèrent du sein de la troupe normande.

— Holà! holà! s'écria le comte, qu'on arrête le cheval et qu'on saisisse le maraud! Je le ferai pendre avec les autres. Ouf! quel dîner pourra me remettre de cette horrible secousse! Gérard, viens me relever. Remplis d'abord mon hanap, que je le vide à la confusion des rebelles, et puisse le ciel envoyer la morve, le farcin, le charbon et la male-mort à tous les chevaux rétifs!

Quand messire Jospatrik eut bu, Gérard chercha à le remettre sur pied, ce qu'il ne put faire toutefois sans l'aide de trois de ses camarades; puis la troupe s'avança en bon ordre et derrière son chef jusqu'à la douve du château. Le pont-levis était baissé, les portes ouvertes: rien n'annonçait la défiance ou la crainte.

— Qui vive! cria une sentinelle.

— Saint-George et Saint-Miche! ou plutôt, de par le diable, ton patron, laisse-moi passer, répondit le thane de Northumberland en repoussant l'homme d'armes qui lui barrait le chemin avec la demi-pique.

Trois ou quatre soldats sortirent du château et vinrent parlementer avec le fougueux Jospatrik, dont la voix devenait de plus en plus menaçante. Du côté des siens, les archers anglais bandèrent leurs arcs, dont il faisaient résonner les cordes; tout annonçait une collision prochaine.

Alors, Olivier, qui était resté appuyé contre un arbre, tenant son épée nue sous ses bras croisés, dépouilla rapidement son manteau, qu'il donna à Janequin, et parut devant les soldats normands vêtu de sa cotte de mailles, sur laquelle se dessillait le signe vénéré des combattants de Palestine.

— Amis, s'écria-t-il, voulez-vous pénétrer par violence dans la demeure d'un maréchal de Normandie, sous la conduite d'un étranger qui, vous le voyez, n'a pas son bon sens?

Les Normands se regardèrent irresolus.

— Ne peut-on attendre le Roi, qui va venir dans quelques jours? continua le jeune homme. Soyez sûrs qu'il désapprouvera la conduite de cet insolent Anglais et punira sévèrement ceux qui lui auront obéi. Je suis chevalier normand; nous sommes en normandie: au nom de notre souverain, suivez moi!

Comme Olivier s'avavançait, suivi du plus grand nombre de ses compatriotes, un nouveau personnage parut sous le portail en plein cintre, qu'il obstrua pendant un instant en longueur et en largeur. Il était entièrement vêtu de mailles d'acier. On eût dit un de ces géants chargés, dans les vieux romans, de garder les châteaux merveilleux, si sa figure rose et sans barbe, à demi-cachée par son heaume, ses sourcils d'un blond très-clair, ne lui eussent donné l'apparence d'un enfant. Il franchit en deux pas la longueur du pont-levis, écarta les soldats, et se trouva face à face avec Jospatrik. Celui-ci voulut faire usage de sa masse d'armes; elle lui fut arrachée et jetée dans le fossé, puis Fier-à-Bras le saisit d'une main, le chargea comme un ballot sur ses épaules et disparut. Plusieurs Anglais se précipitèrent après lui; alors une voix formidable se fit entendre:

— Abattez la herse!

Les dents de fer de la lourde machine tombèrent avec bruit se parant en deux la troupe des assaillants, dont une moitié vint se heurter à cet obstacle inattendu, tandis que l'autre se trouva prise comme dans une souricière.

Olivier, resté devant le château avec la troupe qu'il avait empêché d'y entrer et qui s'en fût certainement rendue maîtresse, remercia ses compatriotes, les engagea à venir, en attendant l'arrivée du Roi, à Bellissime, où il leur offrit l'hospitalité, et reprit, à leur tête, le voyage qu'il avait interrompu si à propos pour le salut des châtelaines d'Estrecham.

Les soldats anglais, pris au piège par la savante manœuvre de Fier-à-Bras, vinrent facilement à composition. Entourés d'une imperceptible garnison, qu'ils pouvaient croire nombreuse, ayant d'ailleurs un grand désavantage de position, ils s'abstinrent, comme la prudence le leur conseillait, de tout acte d'hostilité. Seulement, ils demandèrent la mise en liberté de leur maître. Ce fut le géant qui leur répondit:

— Votre maître, si c'est l'homme ivre que je viens de mettre en lieu de sûreté, ne vous sera rendu que quand il aura recouvré le peu de raison qu'il possède et expié son insolence. Maintenant, la paix! si le moindre bruit arrive aux oreilles de mesdames, je vous envoie le rejoindre; mais ceux qui seront sages pourront venir avec moi s'asseoir autour d'une table servie d'un quartier de bœuf avec cruches de cidre à discrétion.

Les soldats pesèrent ce dilemme et optèrent pour le silence et les

de PACINATION

cruches de cidre. - Ils se rendirent au réfectoire et là, auprès d'un bon feu, entourés de pots aussitôt remplis que vidés, ils oublièrent bientôt leur maître et les fatigues de la journée pour célébrer la magnanimité de Fier-à-Bras, aussi prompt à récompenser qu'à punir aussi terrible dans le combat que généreux après la victoire.

Bientôt le plus profond silence régna au château d'Estrehain. Une voix solitaire s'élevait de temps à autre, indistincte et plaintive. C'était Jospatrik, qui, à travers le soupirail du cellier qui lui servait de prison, demandait qu'on lui rendit le reste de son cartaut.

(A continuer)

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville, le bel assortiment d'objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier.

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porté encore toute la fraîcheur des métiers. Cette importation se compose de

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs
 " DAMES Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochées tout en or.
 " " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.
 " Damas brochés en or et couleurs.
 " " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix.

GARNITURES COMPLÈTES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BENEDICTION.

LES Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.
 LES Voiles assortent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENTS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)
 Moire d'or à reflets riches et brillants.
 Drap d'argent à plis d'argent.
 Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.
 Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont entièrement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St.
 New-York.

DERNIÈREMENT RECUS ET A VENDRE

CHEZ LE SOUSSIGNÉ.

UN grand assortiment d'ornemens d'Eglise, consistant en Chasubles, Chapes, Croix pour chasubles, voiles pour le Sacrement, St. Garnitures de dais, Etoffes pour chapes, etc.

—AUSSI—

UN superbe ornement, imitation de drap d'or, embossé, consistant en une Chasuble, deux Dalmatiques et trois chappes.

TROIS superbes BANNIÈRES adaptées pour la ST. JEAN-BAPTISTE.

VIÈRGES en plâtre de différentes grandeurs.
 Galons et Franges d'or, Encensoirs et Boîtes à Saintes Huiles.
 Livres de vie en-bazane et dorés.

I. S. DELAGRAVE.

No. 60, Rue des Commissaires,
 Montréal, 29 octobre 1846.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, ensorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

AVIS AUX MM. DU CLERGÉ.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

AVIS.

A VENDRE, A PRIX COUTANT, ou à échanger contre un bon PIANO, un HARMONIUM neuf et qui vient d'être importé directement de Paris. Cet HARMONIUM est dans l'état le plus parfait, contient TROIS REGITRES et est admirablement adapté pour une chapelle ou une petite église.
 S'adresser à ce Bureau.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSI—

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui ont leur sera données, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

PHARMACIE CENTRALE, (RUE ST. PAUL, No. 69.)

Vis-à-vis J. Roy, Ecr., marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicaments Français, à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. etc. Consultation des Maladies.
 DR. PICAULT.
 22 juin. Ancien Elève des Hôpitaux de Paris.

PHARMACIE.

Corn des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegana) et ils offrent à ceux qui voudront bien les honorer de leur patronage, un assortiment général de

DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES,

MEDECINES PATENTÉES,
 PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,
 ETC., ETC., ETC.

M. COTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homœopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homœopathe, Montréal.—AUSSI.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.
 Le Dr. COTÉ a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine
 Montréal, 10 Juillet 1846,

BANQUE D'ÉPARGNES

DE LA
 CITE ET DISTRICT DE MONTREAL,
 AVIS.

PATRON,

Monseigneur l'Evêque Catholique de Montréal,

Bureau des Directeurs.

W. Workman, Prés.
 A. La Rocque, V. Prés.
 John E. Mills,
 Jacob DeWitt,
 Joseph Bourret,
 P. Beaubien,
 L. T. Drummond,
 H. Judah.

Francis Hincks,
 H. Mulbolland,
 L. H. Holton,
 John Tully,
 Damase Messon,
 Joseph Grenier,
 Nelson Davis.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET que payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de cinquante louis et au-dessous, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.

On peut obtenir copies des Règles et Règlements, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et SAMEDIS de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau,

JNO. COLLINS,

Secrétaire.

Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46. Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottawa Hotel.

FRENIÈRE

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapissierie.

2 octobre 1846.—6m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire Montréal.
 D. Martineau, prêtre, vicaire Québec.
 Fr. Pilote, Directeur du Collège Ste. Anne.
 Val. Guillet, écuyer. Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. EDITEUR
 IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.